



HAL
open science

Pour une épistémo-politique du paysage. Penser les voies de l'action paysagère au temps du changement environnemental global

Serge Briffaud

► To cite this version:

Serge Briffaud. Pour une épistémo-politique du paysage. Penser les voies de l'action paysagère au temps du changement environnemental global. 2023. halshs-04461284

HAL Id: halshs-04461284

<https://shs.hal.science/halshs-04461284v1>

Preprint submitted on 16 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Pour une épistémo-politique du paysage

Penser les voies de l'action paysagère au temps du changement environnemental global

Serge Briffaud

Passages-UMR 5319 du CNRS, ENSAP de Bordeaux

Le paysage et le projet de paysage ont incarné, à partir surtout des années 1980, une « alternative »¹ : un regard différent porté sur les espaces habités et la manière de les concevoir ; une réaction contre les approches étroitement fonctionnalistes, utilitaristes et marchandes de la production de l'urbain et de l'aménagement du territoire ; une rébellion contre l'oubli de l'épaisseur historique et de la dimension mémorielle des lieux, contre l'occultation de leur valeur symbolique et l'effacement, ou l'instrumentalisation, de la part naturelle de nos milieux de vie...

Si aucune de ces grandes causes n'a perdu de son actualité, le soufflé du paysage semble pourtant bel et bien en train de retomber. Comme si la notion elle-même n'avait été qu'un étendard derrière lequel leurs défenseurs étaient venus un moment se ranger et se compter, avant de se disperser sur le champ de bataille. Le paysage s'est, certes, institutionnalisé. Les paysagistes se sont faits leur place parmi les acteurs du projet urbain et territorial. Les formations se sont multipliées. Les « politiques du paysage » se sont développées. Pourtant, tout se passe comme si le terme *paysage* lui-même sonnait de plus en plus creux, voire faux, y compris pour une grande part de ceux qui semblaient y être le plus attachés, dans le champ de l'action comme dans celui de la recherche dite fondamentale. La plupart des chercheurs occupés à restituer aux problématiques environnementales leur dimension sociale et culturelle, des acteurs politiques soucieux de la construction égalitaire et démocratique du cadre de vie, et même de nombreux paysagistes n'utilisent plus le mot qu'incidemment et faute de mieux, ou par pure désinvolture lexicale. Il ne se passera sans doute pas longtemps, si rien ne change, avant que ne remonte dans cette notion tout ce dont sa mobilisation militante, à la fin du siècle précédent, semblait l'avoir vidé : un vieil esthétisme élitaire et suranné ; et ce parfum que dégagent les pages jaunies des guides touristiques et des manuels de géographie oubliés dans nos greniers.

Le paysage, comme paradigme critique et comme voie spécifique de l'action semble avoir été comme submergé — et le paradoxe est grand — par la vague écologique de ces deux dernières décennies. Le souci de la biodiversité et de la lutte contre le changement climatique, en devenant plus prégnant, a fait émerger des formations discursives dans lesquelles la notion de *paysage* n'a pas réellement trouvé sa place. L'écologie, en tant que science, a absorbé le paysage — à travers la mal nommée « écologie du paysage » — en le mutilant au passage de sa dimension culturelle et sensible². Elle l'a, en tant que champ politique, rejeté à sa périphérie,

¹. Sébastien MAROT. 1995. « L'alternative du paysage ». *Le visiteur*, 1, p. 54-81.

². À ce sujet, par exemple : Gérard CHOUQUER. 2002. « L'écoumène et les bombes à fragmentation scientifique », *Cosmopolitiques. Cahiers théoriques pour l'écologie politique*. I : *La nature n'est plus ce qu'elle était*. Paris, Éditions de l'Aube, pp. 37-48.

et, en tant que domaine philosophique, souvent, rejeté tout court³. Pire, la quête d'une qualité paysagère apparaît comme un obstacle à certaines actions visant la résolution de la crise écologique (on pense en particulier au développement des énergies renouvelables). L'expertise de l'ingénieur écologue supplante de plus en plus celle du paysagiste sur le terrain du projet urbain et territorial ; et quand on fait appel à ce dernier, c'est un peu comme à un médecin généraliste qui, en cas de maladie grave, assure les soins de confort d'un patient que seul un spécialiste peut prétendre guérir.

Le fait est là : considérée globalement, l'action paysagère n'a pas (encore) réussi à incarner une approche spécifique du problème posé par le changement environnemental global. Tout dispose pourtant la notion de *paysage* à servir de point d'appui à la formulation d'une visée scientifique et politique à la hauteur de cet enjeu. Tout la dispose à servir de support à une entrée sensible, culturelle et sociale dans les problématiques environnementales ; approche dont nous avons aujourd'hui le plus grand besoin pour contrer le laisser-faire néolibéral et pour mettre un frein à la domination écrasante et mutilante, en ce domaine, de l'expertise biocentrée. Mais l'« alternative du paysage », telle que formulée il y a quelques décennies, ne s'est pas réellement prolongée, pour l'heure, dans une formulation spécifique de l'alternative écologique à mettre en œuvre. Pire même, ceux qui se réclament du paysage ont trop souvent adopté une forme d'expertise et d'action qui confortent les travers les plus inquiétants dans lesquels les politiques menées au nom de la sauvegarde de la planète ont pu tomber.

Le montrer est l'objectif poursuivi dans la première partie de ce texte. La seconde et la troisième diront à quel point nous avons besoin, aujourd'hui, au temps des changements globaux, et du changement environnemental global en particulier, de reconstruire le paysage, comme champ de recherche et d'action, autour d'une certaine visée épistémopolitique. Elles diront pourquoi cela est indispensable à la résolution de la crise éco-climatique contemporaine.

L'alternative avortée : le dévoiement de l'action paysagère

Et pourtant... S'il ne fait plus de manière évidente *paradigme*, le paysage vit encore. Un peu partout, à l'échelle locale, il est mobilisé, notamment par de jeunes paysagistes, comme outil d'une quête de démocratie radicale, d'égalité sociale et de justice environnementale, de lutte contre les forces écologiquement dévastatrices du capitalisme globalisé... C'est de ces expériences qu'il faut évidemment partir pour doter l'action paysagère d'un nouveau cadre théorique, permettant à ces initiatives de se structurer et de disséminer. Ces formes d'action, qui se disent trop peu, redessinent aujourd'hui une marge, vers laquelle elles ramènent, salutairement, la question paysagère. Elles ne sont plus seulement « alternatives » au regard des habitus globaux dans lesquels s'inscrit ordinairement l'action en matière d'aménagement, d'urbanisme, de patrimoine... mais aussi relativement à une certaine action paysagère institutionnalisée. Car ce qui fut porté par un vent de rébellion menace de devenir doxa académique et recette technocratique. Et dans ce mouvement, l'action menée au nom du paysage s'est parfois retournée contre les buts qu'elle prétendait poursuivre.

Le temps est ainsi venu de se rebeller, par le paysage, autrement, en l'inscrivant dans de nouveaux espaces de critique et de lutte. Et il faut, pour cela, tirer le paysage du mauvais pas dans lequel il s'est trop souvent trouvé engagé durant ces dernières décennies. Cela concerne

³. À ce sujet : Serge BRIFFAUD. 2022. « Le Paysage. Une médiation héritée entre l'homme et la nature face à l'écologisation contemporaine des sensibilités esthétiques », *Projets de paysage* [En ligne], n° 26. URL : <http://journals.openedition.org/paysage/28125>.

aussi bien les pratiques du projet de paysage à l'échelle du « site », que les « politiques paysagères » visant de plus vastes territoires. De ce que Sébastien Marot plaçait au cœur, il y a presque trente ans, de l'« alternative du paysage », rien, pourtant, ne semble périmé. C'est la pratique qui est en cause, non les principes censés l'ordonner. La manière dont on s'est saisi de l'un d'eux, en particulier, pose problème : faire avec « l'existant », le « déjà-là », l'histoire et la géographie d'un « site » ; retisser les fils qui unissent les territoires à un passé, une configuration physique. Ce paradigme d'action s'est présenté comme une manière de faire en rupture avec une modernité architecturale, urbanistique et aménagiste guettée tout à la fois par le réductionnisme fonctionnaliste et un utopisme supposant peu ou prou l'évacuation ou la libre manipulation de l'existant. Il a semblé dans le même temps prendre le contre-pied d'une postmodernité qui habilite l'espace à n'être que le support d'objets-concepts additionnées. Mais le « déjà-là » paysagiste pourrait bien n'être qu'en apparence le vecteur d'une véritable rupture avec ces approches du projet spatial. Le problème qu'il pose ne réside pas dans l'intention de prendre en compte un « existant », mais dans la manière dont celui-ci est identifié, défini et qualifié. En théorie au moins (et en pratique parfois) l'attention portée au « déjà-là » peut prendre la forme d'une salutaire mise à jour de l'épaisseur du perceptible, des processus socio-écologiques qui se traduisent dans l'émergence et la transformation de ce que le regard saisit. Cette lecture *en profondeur* des paysages, pratiquée collectivement, à la croisée des regards, des expériences et des savoirs, est plus que jamais chargée d'enjeux essentiels ; parce qu'elle met la complexité des entrelacements socio-écologiques à portée de perception directe ; rend sensible, au sens littéral, l'irréductible spécificité des situations locales et de la manière dont résonnent en elles les changements globaux ; et, plus fondamentalement encore, parce qu'en faisant du paysage un témoin dont le discours ne s'épuise jamais, elle participe à le rendre *présent*, transformant le décor de l'existence quotidienne, sur lequel le regard ne fait d'ordinaire que glisser, en un « commun sensible », potentiel foyer de désirs d'action partagés ⁴. Mais force est de constater que cette approche du paysage est aujourd'hui peu mise en pratique. Deux autres visions de « l'existant » s'imposent. Elles cohabitent et presque toujours s'entremêlent. D'un côté une vision « plastique », qui conduit à aborder le projet sous l'angle d'un prolongement de formes, de lignes directrices, d'ambiances déjà présentes dans le paysage. De l'autre une vision ordonnée autour de la mobilisation d'une certaine connaissance géographique et historique, qui retient du paysage ce qui est censé en constituer l'« infrastructure », autrement dit l'essence ou la réalité substantielle. C'est cette dernière vision qui s'exprime dans l'accent mis par les praticiens sur l'exhumation d'un « socle physique », ou « naturel », auquel il importerait de reconnecter les paysages, et sur une histoire de longue durée recelant une identité ancrée des territoires, avec laquelle il conviendrait également de renouer ⁵. Cette double vision a sa traduction dans un glissement lexical : ce qui est déjà-là n'est pas le paysage, mais le « site », c'est-à-dire — et selon une tradition profondément enracinée dans la codification de l'esthétique du pittoresque au XVIII^{ème} siècle ⁶ — un soubassement bio-géo-historique qu'il s'agit de prolonger et d'exalter pour composer un *paysage*.

Ce qui pose un problème qu'il est moins que jamais possible, aujourd'hui, d'esquiver, ce n'est pas seulement que l'action construite sur cette base relève, le plus souvent, de la « vision »

⁴ . Pour une illustration de ce type de démarche : Rémi BERCOVITZ. 2013. « Paysage, médiation paysagère et “bon état écologique” de la haute vallée de la Sèvre niortaise, *Projets de paysage*, n° 9, URL : <http://journals.openedition.org/paysage/12242>

⁵ . Hervé DAVODEAU. 2008. « Le socle, matériau du projet de paysage. L'usage de « la géographie » par les étudiants de l'École du paysage de Versailles ». *Projet de paysage*, n° 1, <https://journals.openedition.org/paysage/30117>

⁶ . Au sein d'une abondante littérature : HUNT, John Dixon. 1992. *Gardens and the Picturesque : Studies in the History of Landscape Architecture*. Massachusetts: M.I.T. Press. Monique MOSSER. 2017. « Jardins pittoresques : embrasser le paysage ». Conférence, Festival de l'histoire de l'art, Fontainebleau. <https://www.youtube.com/watch?v=cO4zLddfUsk>.

individuelle ; c'est aussi l'essentialisme inhérent à cette posture. Cela pour partie parce qu'il peut être un obstacle à l'attention portée aux processus du vivant, aux émergences et aux advenir, autrement dit à des dynamiques socio-écologiques qui, dans la logique d'une quête orientée vers la (re)mise à jour d'un « socle », ne sont jamais que des réalités de second ordre. Cela, encore, parce qu'à cet essentialisme peut venir s'adosser une vision experte surplombante et teintée de démiurgie : celle d'un praticien dont la compétence résiderait dans le dévoilement d'une substance plus ou moins caché du paysage, à laquelle on accéderait qu'à la condition de disposer du savoir-voir-comprendre-et-ressentir adéquat. Comment concilier cette attitude avec l'attention que mérite la diversité des regards et des projets, et notamment ceux qui sont consubstantiels à l'expérience de l'habiter, dont l'espace/temps n'est pas celui des substances et des structures ?

Le « déjà-là » paysagiste pourrait bien n'être ainsi qu'un simple détour sur le chemin qui conduit à la démiurgie projectuelle. Mais surtout, une telle approche de l'existant débouche sur une pratique conceptuelle et réifiante du projet, dans laquelle on peut voir le problème central que pose, aujourd'hui, bien au-delà de ce domaine de savoir et de pratique, le rapport de la connaissance à l'action. Par *pratique conceptuelle et réifiante*, on entend celle qui se caractérise par la volonté de mettre le réel en conformité avec les schémas et les modèles que l'on a conçus pour le comprendre et/ou l'expliquer ; autrement dit par un passage sans transition du concept au *précept* ⁷.

Cette pratique-là est celle dans laquelle les politiques publiques du paysage ont une forte tendance à se fourvoyer. Ces politiques sont de grandes productrices de représentations schématiques et synthétiques. Celles qui prolifèrent, notamment, dans les atlas départementaux et régionaux de paysage, dont les concepteurs sont enjoins de rendre compte des « structures paysagères » caractéristiques d'un territoire. Bien souvent, la mise à jour de ces structures devient un objectif en soi, sans connexion avec une visée d'interprétation des genèses, des transformations, des dynamiques en cours. Il y a là une manière de dire : « voici le paysage de ce canton de pays » (de cette « unité paysagère » dans le langage techno en vigueur) ; « il est cela, doit l'être et le rester ». Or s'il est parfaitement légitime, pour comprendre, par exemple, les paysages montagnards d'une région donnée, de construire des schémas qui en représentent synthétiquement l'organisation étagée selon l'altitude, est-il pour autant acceptable de donner à l'action pour objectif de conserver l'étagement ainsi modélisé, ou de le restituer quand il est, dans les faits, « altéré » ⁸ ? Ce type de dérapage incontrôlé du modèle vers l'action, du concept vers le précept, apparaît pourtant, aujourd'hui, pour le moins habituel. On pourrait aller jusqu'à dire que c'est par lui que prennent essentiellement corps les « politiques du paysage » contemporaines. D'abord envisagées, dans les premières décennies du XX^{ème} siècle, sous l'angle de la protection des sites pittoresques, ces politiques se sont étendues — en France, surtout après la loi « Royal » de 1993 — aux paysages « ordinaires », formant le cadre de la vie quotidienne des populations. Or, tout se passe comme si en investissant ce terrain sans limites et en perdant dans le même mouvement ses fondements anciens, l'action paysagère n'avait trouvé d'autres moyens de prendre consistance que d'imposer aux paysages de ressembler à ce qu'ils sont censés être par essence. Le modèle, plus ou moins scientifiquement construit, vient ainsi au secours de l'action en lui fournissant un « idéal » à atteindre. Il lui donne le moyen d'exister, mais en ne faisant rien d'autre que vider le réel de sa complexité, de la diversité qui en est la traduction ; voire de sa dimension poétique, si l'on retient que celle-ci repose sur le fait que « jamais il n'y eût deux feuilles d'arbres identiques depuis la création du monde... »

⁷. Je dois cette formulation à l'architecte-urbaniste Claire Parin.

⁸. On trouve cette prescription dans la charte, récemment élaborée, d'un Parc naturel régional pyrénéen.

(John Constable)⁹. Plus grave : il donne à l'action paysagère le moyen de renouer avec ses vieux repères conservationnistes, en lui fournissant une — fallacieuse — « authenticité » à préserver. Plus grave encore : il fait de cette action le réceptacle et l'allié de tous les réductionnismes, et en particulier aujourd'hui du réductionnisme naturaliste. Quoi de plus substantiel en effet, et donc de plus légitimant, qu'un schéma de l'ordre étagé des versants montagnards établi selon ce que prescrivent ses déterminants biophysiques ? Quoi de plus susceptible d'incarner un idéal vertueux ; celui de la préservation d'une naturalité qui impose de replacer au-dessous des sapins les hêtres égarés¹⁰ ? Une certaine « écologie », elle-même construite autour d'une vision substantialo-téléologique du naturel et d'une approche réifiante de l'action trouve ainsi à prospérer dans le champ accueillant, car désespérément vide, des « politiques » du paysage.

Le parti-pris du paysage

Tout savoir se construit sur la simplification de ce qu'il prend pour objet. Reste à ne pas prendre pour la réalité-même les artéfacts heuristiques que l'on est ainsi amené à produire, à commencer par les concepts. La réification qui en résulte devient particulièrement problématique dans le champ de l'expertise, à l'endroit où s'opère la connexion du scientifique et du politique. Elle débouche alors sur une normativité mutilante et souvent discriminatoire, qui résulte de la volonté d'imposer aux êtres et aux choses d'être conformes aux catégories dans lesquelles on a enfermé leur identité.

Cette réification se présente plus encore comme un instrument de coercition quand elle se voit transférer au registre du sensible, et qu'elle ordonne une « mise aux normes » des subjectivités elles-mêmes, sommées de se mettre en accord avec une « réalité » dont les modèles et les concepts seraient les seuls dépositaires agréés. Certains courants éco-philosophiques contemporains travaillent à opérer ce transfert. L'esthétique environnementale cognitiviste, née aux États-Unis dans les années 1970-1980 apparaît comme le berceau de cette pensée visant à écologiser le sensible, qui a largement pénétrée aujourd'hui, partout sur la planète, l'éthique, la philosophie et plus globalement la culture environnementalistes. Le projet de ceux qui s'inscrivent dans ce mouvement de refondation du sensible est de réorienter l'appréciation des mondes environnants en direction de leur substance naturelle, au moyen d'un tri opéré dans les mondes perceptibles, permettant d'en isoler les entités authentiquement naturelles en les débarrassant de leur gangue d'artéfacts humains¹¹. « Le chant des cigales peut bien être apprécié comme partie intégrante de l'environnement, mais le bruit du trafic routier en sera exclu, de la même manière que nous ignorons les toux dans la salle de concert », décrète ainsi

⁹ . Note isolée. Cité par John GAGE. 2002. « Le paysage est ma maîtresse », dans *Constable. Le choix de Lucian Freud*. Catalogue de l'exposition. Paris : R.M.N., p. 38.

¹⁰ . Bernard Davasse a ainsi montré que dans les Pyrénées ariégeoises, deux millénaires d'exploitation du bois pour la métallurgie ont favorisé le hêtre (qui repousse de souche) et ainsi produit une « inversion » de l'étagement de la végétation sur certains versants, où les résineux n'ont pu se développer qu'en-dessous des feuillus. Faudrait-il dès lors « corriger » le paysage végétal que l'histoire a ainsi dessiné ? (B. DAVASSE, *Forêts, charbonniers et paysans dans les Pyrénées de l'est. Pour une approche géographique de l'histoire de l'environnement*, Toulouse, GEODE, 2000 ; B. DAVASSE. « La gestion sociale des ressources naturelles dans les espaces sylvo-pastoraux des Pyrénées de l'Est (du moyen âge au siècle actuel) ». In Corinne Beck; Yves Luginbühl; Tatiana Muxart. *Temps et espaces des crises de l'environnement*, Paris, Editions Quæ, pp.211-225, 2006, Indisciplines.). L'illustration d'une démarche alternative en matière d'atlas des paysages est en particulier donnée par Alexis PERNET et al. 2014. « Un atelier mobile comme vecteur de mise en relation des acteurs du paysage. Retour réflexif sur l'expérience de l'atlas pratique des paysages d'Auvergne », *Sud-Ouest européen. Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, vol. 38, p. 31-46, URL : <https://journals.openedition.org/soe/1564>

¹¹ . Pour plus de développements sur ce mouvement philosophique, porteur d'un rejet de l'héritage que constitue la vision paysagère de la nature en Occident : Serge BRIFFAUD, *op. cit.*, 2022..

l'un des principaux théoriciens américains de cette esthétique de l'« environnement naturel »¹² — revitalisant au passage un « bon goût » tourné vers la nature choisie, qui régna jadis en maître sur l'esthétique néo-classique.

Le monde sensible ainsi esthétisée apparaît comme l'un des nombreux faux-amis que l'on ne manque pas de croiser en s'aventurant à tracer la voie propre au paysage. Adhérer à cet essentialisme naturaliste reviendrait à laisser vide le terrain que le paysage a précisément vocation à occuper : celui du mélange, du fouillis, avec lesquels nos sens sont toujours et partout en prise. Le concert du paysage est celui que donnent à entendre le bruit des moteurs et le chant des cigales mêlés. Ses auditeurs ne refusent a priori aucune dissonance. Ils n'ont pas la même « oreille » que les amateurs de natures épurées. Ils n'écourent d'ailleurs pas le même orchestre. Le leur est dirigé par ce que Claude et Georges Bertrand appelle une *nature-artefact*, imprégnée d'une culture à laquelle elle est devenue inopposable¹³. La nature est là, bien présente dans chaque note. Aucune n'est exempte de naturalité. Mais sur la partition du paysage, toutes sont néanmoins impures, faites de sons mêlés.

Si le paysage est du côté du mélange, il est aussi du côté de la singularité et de la diversité. Pour saisir tout ce que ce parti-pris engage et doter de quelques fondements philosophiques une visée proprement *paysagère*, il n'est sans doute pas inutile d'en revenir au vieux débat qui oppose, depuis les derniers siècles du moyen âge, nominalistes et réalistes. Les nominalistes regardent le monde sous l'angle de l'infinie diversité et de l'irréductible singularité des êtres et des choses, et pour certains, de l'inépuisable variété des formes de leur perception. Les réalistes identifient au contraire le réel à son concept, les êtres et les choses à ce qu'en disent les mots qui les désignent et auxquels ils accordent le pouvoir d'en retenir la substance ; le type, la classe, l'emportent toujours chez eux sur la singularité et l'individualité, reléguée au rang de contingence, ou de simple déclinaison du cas général. Le nominalisme est largement impliqué, depuis la fin du moyen âge et la Renaissance, dans les développements, en peinture, d'un art du portrait et du paysage¹⁴. On peut voir également en lui l'espace épistémologique où une science du paysage a commencé à venir se loger, avec un A. de Humboldt notamment, à partir du tournant des XVIII^e et XIX^e siècles¹⁵. Il est la vision du monde sous-jacente à tous les savoirs, toutes les sciences, qui se tournent en premier et dernier lieu vers la forme singulière des choses, des êtres et des phénomènes ; cela en refusant de la réduire à une simple illustration de la loi générale, ou aux dérivés d'une essence contenue dans le type, la classe ou le modèle, et de la considérer seulement comme le moyen de « remonter » vers une substance accessible à l'esprit seul. Le paysage est, poétiquement et épistémologiquement parlant, de ce côté-là, qui n'est pas celui de l'indifférence aux lois générales, du refus de tout déterminisme ou de tout appel fait au concept pour construire la connaissance, mais celui où l'on croit que la réalité des choses et des êtres déborde des modèles que l'on construit pour les connaître.

¹² . Allen CARLSON, « L'appréciation esthétique de l'environnement naturel [Æsthetic Appreciation of Natural Environment] », in Afeissa, H.-S., Lafolie, Y. (éd.), *Esthétique de l'environnement. Appréciation, connaissance et devoir*, Paris, Vrin, 2015 [1998], p. 75.

¹³ . Claude BERTRAND, Georges BERTRAND. « La nature-artefact : entre anthropisation et artialisiation, l'expérience du système GTP (Géosystème-Territoire-Paysage) ». *L'Information géographique*, 2014, vol. 78, no 3, p. 10-25.

¹⁴ . À ce sujet : Tzvetan TODOROV. 2000. *Éloge de l'individu. Essai sur la peinture flamande de la Renaissance*. Paris : Adam Biro.

¹⁵ . Cf. Serge BRIFFAUD. 2006. « Le temps du paysage. Alexandre de Humboldt et la géohistoire du sentiment de la nature ». In I. Laboulais, H. Blais (éd.), *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*. Paris : L'Harmattan, p. 275-97 (coll. « Histoire des sciences humaines »).

Force est de constater que la prise de conscience de l'urgence écologique a ouvert une autoroute à une vision réaliste du monde, autour de laquelle tendent à s'ordonner en priorité les politiques conduites au nom de la résolution de la crise écologique. Quand le navire coule, la tentation est grande de sauver l'*essentiel* — une nature appréhendée comme essence — et de répondre à une crise globale par des solutions tout aussi globales, en jetant par-dessus bord la spécificité et la diversité des situations locales, des points de vue particuliers, des agencements toujours spécifiques du naturel et du culturel. Une ligne de fracture profonde se dessine depuis quelques années, à cet égard, au sein-même du mouvement écologiste. D'un côté, les titulaires auto-proclamés de la vision globale des désordres planétaires, qui observent et décrètent de haut et de loin. Une homologie structurale apparente leur discours et leurs actes à ceux qui caractérisent le néolibéralisme autoritaire, mettant en avant comme eux la nécessité de « s'adapter », de gré ou de force, et dans l'urgence, à une « réalité » marquée du sceau de la crise. C'est de ce côté-là que s'agitent les partisans des réserves de pures natures, d'un partage spatial de l'anthropisé et du sauvage ; cela en toute complicité avec les gouvernements d'inspiration libérale, qui trouvent là le meilleur moyen de verdir à bon compte les politiques ravageuses qu'ils conduisent. De l'autre côté les partisans d'une écologie située, créatrices de lieux alternatifs (les ZAD en sont devenues l'archétype), qui posent la question écologique en termes de manière d'habiter et travaillent à l'ancrer dans la complexité des environnements locaux, en utilisant tous les ressorts de la démocratie directe. Le paysage peut être considéré comme un équipement indispensable à ces derniers, une arme dont on ne peut se passer pour combattre sur ce front entre deux écologies, où se joue une bataille non moins décisive pour l'avenir de la planète que celle qu'il convient de mener, parallèlement et indissociablement, contre les logiques néolibérales et les forces incontrôlées du capital.

Car le paysage — au moins quand on le met au travail, qu'on s'efforce de cerner en lui les procès à l'œuvre dans sa formation et ses mutations ; qu'on entreprend, collectivement s'entend, de le dés-opacifier — met en présence immédiate, sensible, du mélange, de la complexité des socio-écosystèmes et des limites mêmes de la connaissance qu'on peut en produire. Il contient ainsi tout ce qui autorise à rejeter, et permet de combattre, un naturalisme essentialiste et téléologique dérivant trop souvent vers un mysticisme écologique porté à sacrifier à la déesse Gaïa tout ce qui fait que les choses demeurent obstinément à distance de leurs concepts ; c'est-à-dire la réalité-même du monde avec laquelle nous sommes quotidiennement (et localement) en prise.

Investir l'espace/temps du quotidien

Dans ce contexte émerge un territoire que la recherche et l'action paysagères doivent désormais s'employer à investir plus résolument. Ce territoire n'est pas le « local », en tous cas pas celui qu'on oppose au « global ». Il est plutôt, précisément, celui du *quotidien*, entendu comme niveau et espace/temps spécifique de l'attention et de l'action¹⁶. Le quotidien, ce n'est pas l'espace de la vision partielle et biaisée, ou de l'anecdote, par opposition aux « vraies réalités » supposés inaccessibles à toutes visions qui ne seraient pas d'ensemble, lointaines, détachées. C'est le lieu où s'entremêle tout ce qu'un regard éloigné défait de ses appartenances et de ses dépendances, appauvrit dans le double mouvement de la catégorisation et de la généralisation.

¹⁶ . Sur cette conception du quotidien, cf. notamment : Henri LEFEBVRE. 1981. *Critique de la vie quotidienne*. Montreuil : L'Arche éditeur, 3 vol. Michel DE CERTEAU, Luce GIARD, et Pierre MAYOL. 1990. *L'invention du quotidien*. Éditions Gallimard, 1990. Pour un essai théorique sur la pratique paysagiste largement fondé sur l'investissement de ce territoire du quotidien : Cyrille MARLIN. 2021. *L'hypothèse du paysagiste habitant. Entre France et Japon, contribution à une théorie de la pratique paysagiste*. Mémoire pour l'Habilitation à diriger des recherches, Université de Bordeaux Montaigne, ENSAP de Bordeaux, vol. 1.

C'est, autrement dit, le lieu où les choses ne sont jamais « seulement cela »¹⁷, c'est-à-dire seulement ce que les mots en disent et les modèles en donnent à comprendre. Et ceci pas uniquement parce que les choses, prises dans le flux du temps quotidien, deviennent perméables à leurs contextes, mais aussi parce qu'une maison, une montagne, une forêt, n'existent jamais, et jamais de la même manière, pour tout le monde, et que l'on peut choisir de ne pas les figer en une « réalité » avant d'avoir pris la mesure de l'irréductible diversité de leurs perceptions *situées*. L'espace dans lequel il conviendrait d'installer le paysage n'est pas pour autant celui d'un relativisme perspectiviste généralisé. Il est plutôt comme le lit majeur des raisons et des mots, là où l'on ne s'installe qu'en acceptant le risque de la submersion et du brouillage.

Pour caractériser le quotidien en tant qu'espace de recherche et d'action, il faut en revenir à ce « calage » de la quotidienneté que proposait Henri Lefebvre, pour qui elle incarnait l'espace des possibles, celui-là même où réside/résiste le pouvoir d'agir : « Le niveau de la quotidienneté en tant que “réalité” serait [...] celui de la *tactique*, intermédiaire entre le niveau où il n'y a plus d'acte, où la réalité stagne et s'épaissit, où domine le trivial – et celui de la décision, du drame, de l'histoire, de la stratégie et du bouleversement »¹⁸. Replacé sur ce terrain, l'action paysagère devient une micropolitique, s'attachant à ce qui reste quand tout a été macro-déterminé — à ce que Louis Staritzky appelle « les “infimes”, les surgissements, les émergences, les petits motifs »¹⁹ ; aux formes jamais tout à fait prévisibles qu'y prennent, en se côtoyant et se mélangeant, les existences, humaines et non humaines ; à l'impromptu qui survient dans la chair même de nos mondes de tous les jours. S'attacher à cela est une manière d'accepter le temps, de réinvestir l'histoire comme au ras des événements ; de vivre avec les identités troublées qu'elle produit et notre incapacité à prédire et programmer les avenir lointains. Le terrain que l'action paysagère a vocation à occuper est, en somme, celui de l'anthropocène : d'une « natureculture » (D. Haraway) acceptée, pleinement assumée. Car le paysage lui-même, pour reprendre une idée de Georges Bertrand, est une « anthroposcène » : une démonstration, à portée de regard, de l'irréductibilité du trouble, de l'entremêlement de ce que nos catégories de *nature* et de *culture* continuent vainement à opposer²⁰.

Jamais sans doute l'investissement de ce champ de la quotidienneté n'avait été chargé d'enjeux politiques et épistémologiques plus brûlants. Et cela en particulier à cause de la pertinence que lui confère la crise éco-climatique actuelle. Il s'agit à cet égard d'agir en un monde qui précisément échappe (dramatiquement) à celui qui, de haut et de loin, regarde la planète : à cet *ex-habitant*, que l'ethnologue Tim Ingold invite à opposer à l'*inhabitant*²¹. L'une des conséquences les plus préoccupantes de cette crise est en effet qu'elle exalte, comme jamais sans doute elle le fut par le passé, la figure du savant ou du technocrate-qui-parle-depuis-nulle-part et énonce, de ce point de vue surplombant, des vérités non intégrables à nos mondes proches, à l'expérience que nous en avons. On ne sauvera pas l'habitabilité de la planète par

¹⁷ . Cette formule du « not only » a été mise à l'honneur par l'anthropologue péruvienne Marisol de la Cadena. Cf. *Not only, or a formula to acknowledge the translations and signal its limits*, Conférence au Symposium on Artistic Research, 28 oct. 2021, <https://www.youtube.com/watch?v=FHryrUruZaU>

¹⁸ . H. LEFEBVRE, *op. cit.*, t. 2, p. 139.

¹⁹ . Louis STARITZKY. 2022. *La recherche comme expérience(s). Vers une sociologie des tentatives*. Thèse de doctorat en sociologie. Université de Paris VIII Vincennes – Saint-Denis, p. 209.

²⁰ . Source : conversation orale. Sur l'idée de « trouble », cf. Donna J. HARAWAY. 2020. *Vivre avec le trouble*, Vaulx-en-Velin : Les éditions des mondes à faire.

²¹ . Tim INGOLD, *The Perception of the Environment. Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*, London, Routledge, 2000 (rééd. 2011). Cf. également Yves CITTON, « Pour une écologie des lignes et des tissages », en collaboration avec Saskia Walentowitz, *Revue des Livres*, n° 4, mars 2012, p. 28-39.

des discours tenus et des mesures assénées depuis ce nulle part. Il faut revenir au « rez-de-chaussée des mondes » (Louis Staritsky), là, précisément, où l'environnement se fait paysage, par des opérations qu'il importe au plus haut point de décrypter, pour mieux en reprendre le contrôle. Replacer le paysage en ce point suppose l'associer à une épistémologie « de la localisation, du positionnement et de la situation, où la partialité, et non l'universalité, est la condition pour faire valoir ses prétentions à la construction d'un savoir rationnel »²². Là existe, au moins à l'état latent, un vrai pouvoir de changer le monde.

Et le changer, cela passe d'abord par se ressaisir de ces petits mondes qui se déplacent avec nous et dont nous faisons l'expérience directe, par la médiation de notre corps, de notre peau, de tous nos sens. Car jamais peut-être ces mondes-là n'avaient été aussi opaques, aussi lointains, aussi absents. Nous les « habitons » au sens de la résidence, mais semble-t-il de moins en moins au sens de la *présence*. Nous en sommes comme dépossédés, et cette dépossession-là est l'expression d'une forme particulière d'aliénation ; celle qui passe par la mise à distance de ce qui nous est le plus proche ; celle qui transforme en abstraction et prive d'existence sensible les réalités les plus tangibles ; qui rend invisible et incompréhensible — invisible *car* incompréhensible, ou non concerné par une nécessité ressentie de comprendre — ce dont nous faisons, par l'intermédiaire de nos sens, l'expérience directe. « Savoir » ces mondes-là, les « sentir », avoir la possibilité de les agir et décider des directions que peut prendre cette action, tout cela ne forme qu'une seule et même question, une et indivisible.

Reste que le quotidien ainsi considéré interroge la notion-même de « projet » et, spécifiquement, la capacité des professionnels de l'espace à ne plus « déclarer » l'avenir, mais à s'attacher « à œuvrer le présent, à l'éprouver et à l'expérimenter, afin d'y faire advenir des possibles, afin de créer les conditions propices à l'émergence de nouvelles formes [...] et, finalement, afin d'activer les multiples historicités que réserve un présent, à savoir des tendances, des advenir, des perspectives encore à fleur de réalité, des processus instituants »²³. Déplacer le projet de paysage dans le champ du quotidien suppose en exclure la dimension démiurgique, voire décisionnelle, au moins si décider veut dire exclure à l'avance tout repentir. C'est le fonder, d'abord, sur une attention portée à des advenir. C'est, en somme, le déplacer quelque part entre le non-agir, la plate acceptation du tour qu'un ensemble complexe de déterminants font prendre aux choses, et une action qui vise à calibrer le futur, en s'ordonnant autour de concepts censés receler en substance la réalité qu'il s'agit de transformer. Placé en cet interstice, le projet assume sa trajectoire zigzagante, s'étire dans le temps long, s'accomplit dans son propre repentir, sa reformulation au gré de ce qui advient. Il est tacticien plutôt que stratège, bricolage plutôt qu'œuvre, ou plutôt œuvre sans socle, sans cadre, sans avenir certain, mais qui n'abandonne pas pour autant l'ambition d'accéder à une certaine splendeur.

Le jardinage constitue à cet égard un paradigme d'action mobilisable, dont beaucoup de paysagistes, à la suite, notamment, de Gilles Clément, ont commencé à se réclamer. Les gestes du jardinier sont le vecteur de la métabolisation de la culture en nature. Tous sont commandés, de près ou de loin, sourdement ou de manière assumée, par des visions spécifiques du monde, se déployant dans des processus naturels qui en portent l'empreinte. Et tous les jardiniers savent qu'un projet de jardin ne peut s'inscrire que partiellement dans un grand plan pensé à l'avance — dans une « conception » qu'il suffirait de décliner. Tous savent que si projet de jardin il y a, il doit être reformulé au jour le jour, adapté à la pluie et au beau temps, à l'activité des vers de terre et des oiseaux... Tous ont affaire, à l'échelle souvent d'une petite parcelle close, aux aléas et à l'imprévisibilité, à l'indébrouillable complexité des systèmes environnementaux. Si projet

²² . D. J. HARAWAY cité par L. STARITZKY, *op. cit.*, p. 66.

²³ . Pascal NICOLAS-LE-STRAT, « La solidarité par les droits et par l'engagement », *Vie sociale*, 2019/3, n° 27.

de jardin il y a, il est d'abord, au quotidien, un *faire avec*, une idée patiente, remise sans cesse sur le métier, reformulée au fil des processus qu'elle induit. Et la philosophie du jardinier, quand elle est telle, apparaît bel et bien applicable à tous les paysages que nous habitons.

Tout s'oppose aujourd'hui à la viabilité de cette forme de projet-là ? Sans doute. Il n'en est pas moins pratiqué, par des paysagistes, des architectes, des chercheurs-acteurs, des animateurs sociaux, des défenseurs de l'environnement et du développement durable, qui prennent place, résolument, dans le champ du quotidien et travaillent à activer le potentiel de résistance qu'il contient ; cela quand la planification urbaine, territoriale et même écologique, qui n'est souvent que l'élément de langage dont est pudiquement couvert le règne de la loi du profit, prétend encore péremptoirement régir, sûre d'elle-même, sans révisions ni repentirs, la production des mondes habités. Il est temps, pour redonner sens au paysage, de le replacer dans cette marge et de venir, plus nombreux, la peupler.

Serge Briffaud, mai 2023